



« J'ai encore vu des choses à fendre le cœur le plus dur – et des scènes et des scènes déchirantes au milieu de cette nature invraisemblablement sereine. »

Lettre de Gaston Chérau à son épouse Edmée Chérau, Tripoli, 11 décembre 1911

parution **octobre 2018**

livre relié cartonné, papiers de création

230 photos imprimées en deux tons

165 x 225 mm / 480 pages / **35 €**

ISBN : 978-2-35428-141-0

Cet ouvrage a reçu le soutien de l'association À fendre le cœur le plus dur, du Frac Alsace, du Centre photographique d'Île-de-France (CPIF), de la Mission du Centenaire de la Première Guerre mondiale 1914-2014, de la Société des Auteurs et Compositeurs dramatiques (SACD) Beaumarchais et de la Région Auvergne-Rhône-Alpes.

Réveiller l'archive d'une guerre coloniale

Photographies et écrits de Gaston Chérau, correspondant de guerre lors du conflit italo-turc pour la Libye (1911-1912)

Avant-propos et analyse historique de Pierre Schill
Regards croisés : Caroline Recher, Smaranda Olcèse, Mathieu Larnaudie, Quentin Deluermoz

L'archive Gaston Chérau est à l'origine de *À fendre le cœur le plus dur* de Jérôme Ferrari et Oliver Rohe (éd. Inculce, 2015 ; Actes Sud/Babel, 2017) et a continué d'inspirer Jérôme Ferrari pour son dernier livre *À son image* (2018). *Réveiller l'archive...* de Pierre Schill rassemble et analyse pour la première fois ce fonds documentaire, rare témoignage des débuts du photojournalisme, de la confrontation à la guerre et à l'étranger.

En 1911, le romancier Gaston Chérau (1872-1937) est missionné par *Le Matin* pour couvrir la guerre qui vient d'éclater entre l'Italie et l'Empire ottoman. Ce conflit pour le contrôle du territoire de l'actuelle Libye, qui précipita le déclenchement de la guerre dans les Balkans (1912) constituant ainsi les prémices de la Grande Guerre, vit s'affirmer l'utilisation de la photographie dans la presse. Voici l'archive inédite de Gaston Chérau : plus de 200 photographies, une correspondance privée, des articles illustrés dans la presse et un récit littéraire tardif (1926). En participant à la construction collective du récit de guerre, le journaliste est tiraillé entre sa fonction de témoin et la manipulation des pouvoirs politiques, militaires et médiatiques. L'avènement de l'écrivain en reporter-photographe permet au *Matin* de conforter sa stratégie commerciale, construisant sa modernité sur la dimension visuelle de l'information.

L'ensemble de ces documents constitue une source de premier plan pour comprendre le rôle contraint du correspondant de guerre, que l'historien Pierre Schill décrit et analyse dans la première partie du volume. La suite de l'ouvrage rend compte d'un croisement des regards contemporains à partir de l'archive réveillée. Les écrivains Jérôme Ferrari et Oliver Rohe ont publié *À fendre le cœur le plus dur*; le danseur et chorégraphe Emmanuel Eggermont a mis en scène un spectacle à partir des images; la plasticienne Agnès Geoffroy a travaillé sur la matérialité de l'archive. L'historien Quentin Deluermoz, l'écrivain et éditeur Mathieu Larnaudie, la critique d'art Smaranda Olcèse et l'historienne de l'art Caroline Recher, en analysant ces interprétations singulières, montrent comment le compagnonnage entre art et histoire a pu faire écho à la puissance expressive de ces archives visuelles.

Réveiller l'archive d'une guerre coloniale

Extraits du livre : archive photos, articles et correspondance



28 novembre 1911, Henni. Découverte des corps des soldats italiens mutilés.



▲ On voit l'ombre des photographes en train d'opérer autour du cadavre.

Article du *Matin* (30 nov. 1911)

Je m'excuse près de ceux qui trouveraient écœurant le spectacle dont je vais essayer de donner une idée ici, mais il est nécessaire qu'ils soient informés des atrocités commises.

Les petits bersagliers qui sont morts le 23 octobre ne sont pas seulement morts en héros : ils sont morts aussi en martyrs. Et si je ne trouve pas de paroles pour exprimer l'horreur que j'ai ressentie aujourd'hui, c'est que le tableau dépassait le tragique auquel on est accoutumé.



La pendaison (puis la dépendaison et le convoi des corps) de quatorze Arabes, accusés d'avoir participé à la révolte de Sciaria Sciat. 6 décembre 1911, place du Marché-au-Pain, Tripoli

Lettre à son épouse Edmée (6 déc. 1911)

À 4 heures ½, dans la clarté lunaire que tu ne connais pas – une clarté inimaginable – le cortège arrivait... La mort de ces malheureux a été admirable. Ils ont une force d'âme, un courage que nous, les races du nord, nous ne pouvons avoir. [...] Les 4 planches étaient repoussées par les zapetiers (les anciens gendarmes turcs à qui on avait imposé la besogne, pour l'éviter aux soldats et pour les intimider ces gens qui tireront demain sur nous s'ils en recevaient l'avis des turcs), les 14 (quatorze!!) corps tombaient à peu près en même temps; pas un soubresaut, pas de contorsions, à peine un uniforme balancement des jambes... C'était fini! Et il faut reconnaître que l'exécution a été très propre. Mais les 10 minutes qui se sont écoulées de l'instant où l'on a aperçu la troupe des patients, à l'instant où les cordes se sont tendues, ont été un siècle. [...] Les corps sont restés exposés jusqu'à midi, sous un soleil de plomb et dans un nuage de mouches. Certains étaient très beaux et je garde dans la mémoire la face d'un vieillard à barbe blanche et la face d'un adolescent. Cela ne peut s'oublier.



4 décembre 1911, Fort Messri et Aïn-Zara. « 4-12 Halte. Lisière de l'oasis ». Le tirage conservé à la BnF porte la mention manuscrite de Chéreau : « Combien sont morts de cette colonne ? »

Article du *Matin* (7 déc. 1911)

Les Italiens peuvent être fiers de la journée. L'armée a rempli le programme tracé.

Aïn-Zara est pris.

Nous qui étions sur la tranchée, en avant du fort Messri qui domine le désert, nous avons assisté à un spectacle grandiose.

C'était la journée des arcs-en-ciel et des canons, et la collaboration de l'artillerie à la marche de l'infanterie a été particulièrement remarquable.

De notre poste, aucun mouvement ne nous échappait. [...] En revenant par une nuit de lune, les soldats chantaient dans les tranchées.

Lettre à son fils et à Edmée (11 déc. 1911)

Mon petit Bernou. [...] Tu éprouverais peut-être aujourd'hui, à mon sujet, une certaine satisfaction. Je n'ai pas accompli d'action d'éclat mais je suis resté douze heures à cheval. Parti pour Tagioura (où nous n'avons pas pu pénétrer) ce matin à 7 heures, nous ne sommes revenus qu'à 8 heures ce soir. Nos pauvres chevaux sont fourbus et nous – ma foi, n'en parlons pas. [...] Hier nous y étions en sécurité, au milieu des soldats italiens et voilà qu'aujourd'hui, faisant route sur Méléha, nous avons (2 correspondants et moi) fait halte imprudemment sur cette place, vide, libre, trop libre puisque les Italiens s'étaient retirés dans leurs tranchées. Au bout d'un instant qu'avons-nous vu surgir dans l'oasis ? Trois arabes d'abord et quelques autres ensuite. Pourquoi ne confesserai-je pas que nous avons éprouvé un vilain petit froid au cœur ?... Jamais nous n'avions été si légers pour monter en selle et jamais nos chevaux n'ont fourni un si joli temps de galop pour franchir les 2 kilomètres qui nous séparaient des tranchées. [...] Les lièvres, que nous étions, savent quelle mort leur est réservée quand ils sont pris : le pal, le couteau et la scie ne sont pour tenter que les martyrs et j'ai pensé à mon petit Bernou et à sa maman – et je n'ai pas eu le désir d'être un martyr. Je suis pourtant satisfait d'avoir éprouvé cette sensation désagréable du danger mal défini qui correspond à peu près, mais centuplé, à ce qu'on ressent quand on bute, qu'on tombe presque et qu'on se relève juste avant de toucher terre.



13 décembre 1911. « Route de Tagioura. Avancée des troupes. 2^e plan arabes soumis ».



12 décembre 1911. Gaston Chéreau à cheval dans le désert, un cadavre est au sol à côté de lui. Photo utilisée en carte postale pour ses courriers des 7 et 8 janvier 1912 à Edmée et à sa mère..

Lettre à son fils et à Edmée (15 déc. 1911)

Mes bons chers enfants, je vous envoie des clichés à faire tirer. Il y en a qui sont pour vous et que vous ne communiquerez pas au « *Matin* » parce qu'ils n'ont aucun intérêt guerrier. Ceux sur lesquels je suis à cheval vous représentent un endroit où j'ai vu la mort de très près. Elle était tout autour de moi et quand, il y a quelques jours, je me suis retrouvé là, je n'ai pu me défendre de faire un retour vers le passé et de m'étonner d'être encore vivant à la place où j'ai vu tant de cadavres. Il y en avait encore des cadavres, des cadavres d'arabes que les Italiens n'enterrent pas... Le soleil les dessèche ou les chiens les dévorent. Quand on en laisse faire autant pour leurs morts, les Italiens bondissent... Enfin !

Lettre à sa mère (8 janv. 1912)

Le sol était encore jonché de cadavres. Il y a eu devant mon cheval un pauvre corps dépouillé de vêtements et qui n'a jamais été enterré. Une dizaine de jours plus tard j'avais retrouvé des crânes ici, tibias là nettoyés par les bêtes de nuit. Triste chose que la guerre, mais triste, plus triste encore dans un pays comme celui-ci, qui est fait pour qu'on y vive heureux !

Début janvier 1912. Vue de la place du Marché-au-Pain sur laquelle on peut distinguer le gibet.



Article du *Matin* (30 janv. 1912)

Quitter Tripoli, c'est gagner une bataille ; et quand, à deux milles de la côte, on se retrouve sur le bateau qui nous éloignera de cette terre où l'on a assisté au spectacle terrifiant de la mort d'une civilisation séculaire qu'aucune civilisation n'avait encore pénétrée, on se demande si l'on n'a pas fait un mauvais rêve, et si les journées dont les dates se sont inscrites dans votre mémoire en chiffres rouges n'ont pas été que les étapes d'un long cauchemar.

Tripoli a disparu. La ville s'est éloignée, étendue toute blanche au pied de ses minarets aux capuchons verts, l'oasis a monté, l'a recouverte, et puis, derrière elle, a surgi la ligne blême du désert, et derrière encore, les falaises inviolées que nous apercevions des tranchées et qui nous semblaient si lointaines, et qui se montrent maintenant si proches et si hautes.

Et tout cela s'est perdu dans un ciel écarlate, pareil aux visages que nous avons vus certains soirs de combat... Et lorsque la nuit s'est faite, enfin, alors que le môle, le konak, l'oasis et même cette grande canaille de bâtisse carrée qu'est le moulin du Banco di Roma s'effondraient, le désert luisait encore, menaçant. Et nous nous sommes dit que nous avions fait un rêve affreux, qui s'était terminé par une apothéose de lumière.



Début janvier 1912. Reportage dans les rues de Tripoli.

Lettre à son fils (11 déc. 1911)

Mon cher petit j'ai cherché des pantins ou des jouets pour toi : il n'y en a pas dans ce pays, les bambins ne jouent guère ; il n'y a que les négrillons qui s'amuse et deux cailloux leur suffisent. Les autres, mon cher petit, les autres enfants qui devraient être si heureux dans ce pays où le 12 déc. j'écris en bras de chemise, fenêtres ouvertes sur le sommeil de cette ville qui il y a huit jours seulement était encore secouée par le fracas du canon, les autres enfants mon cher petit Bernou que nous choyons, sont moins heureux que les petits ânes qui ne sont pourtant pas heureux. Ils meurent de toutes les maladies que leur vaut la saleté dans laquelle ils vivent et c'est miracle que certains puissent se sauver. En les voyant, Bernou je pense toujours à toi,

Réveiller l'archive d'une guerre coloniale

Extraits du livre : *À fendre le cœur le plus dur, regards croisés sur une archive,*



Installation de *À fendre le cœur le plus dur*, au Frac Alsace (Sélestat, 2015) et au CPIF (Pontault-Combault, 2016).

Dispositif scénographique. Table photographique constituée à partir de l'archive Chéreau. Détails du 6 décembre 1911 et du 17 janvier 1912.



Agnès Geoffray, *Les Regardeurs*, 2015, impression numérique à jet d'encre, 80 x 100 cm. À partir de photographies de Gaston Chéreau.

En 2008 Pierre Schill a confié une trentaine de photographies de l'archive trouvée à différents artistes afin qu'elles bénéficient d'une interprétation et d'une divulgation nuancées, plurivoques et sensibles. L'idée de ce partage de responsabilité est née en 2011, lorsque l'historien assiste à une rencontre avec Emmanuel Eggermont dans le cadre du Festival Montpellier Danse. [...] Outre Emmanuel Eggermont, l'écrivain Jérôme Ferrari (rejoint en 2013 par Oliver Rohe) et la plasticienne Agnès Geoffray (qui se joint au projet en 2014) sont invités à créer des œuvres en partant de l'archive. Olivier Grasser, alors directeur du Frac Alsace, et Nathalie Giraudeau, directrice du Centre photographique d'Ile-de-France (CPIF), concevront ensuite avec Pierre Schill une exposition intitulée *À fendre le cœur le plus dur*.

Le chorégraphe, les écrivains et la plasticienne ont élaboré leur propre récit, en assimilant les documents selon leur sensibilité et leurs réflexions, proposant chacun un point de vue distinct, en fonction de leur mode opératoire et du médium utilisé. Si l'archive est complètement métabolisée et métamorphosée dans la pièce d'Emmanuel Eggermont dont le titre *Strange Fruit* est cependant une référence directe aux images de pendaisons, Jérôme Ferrari et Oliver Rohe restent au plus près du contexte historique en choisissant la forme d'un essai construit par fragments et en frayant leur chemin à travers une série de questionnements éthiques sur la position de Gaston Chéreau et sur notre regard contemporain. Agnès Geoffray, elle, s'approprie certaines images pour interroger la position de spectateur dans deux instal-

lations, en jouant avec une forme de présence-absence des victimes. Si elle questionne également notre regard contemporain et invite à la délicatesse dans l'installation *Les Gisants*, elle met en scène les spectateurs des exécutions de 1911 tout autant que les spectateurs d'aujourd'hui dans le diptyque *Les Regardeurs*.

La démarche de Pierre Schill va de pair avec l'ouverture récente du champ de l'histoire à des voies créatives et des sujets d'étude inattendus, stimulant les historiens à collaborer à des actions artistiques. [...] Son idée initiale s'inscrit dans ce mouvement de réflexion autour des modalités d'écriture de l'histoire et des formes de sa présentation au public; sa singularité réside cependant dans une approche qu'il qualifie de synoptique. En multipliant les points de vue et en laissant cheminer les intervenants librement, respectant les singularités de chaque mode opératoire, de chaque médium, Schill postule dès le départ la fécondité d'une approche croisée entre plusieurs disciplines, qui fait en quelque sorte écho à la posture de Gaston Chéreau, elle aussi hybride. [...] Et l'historien, cent ans plus tard, tout en suivant les méandres de l'expérience et la part de subjectivité de Chéreau dans l'évolution de sa compréhension des événements de Tripoli, réunit d'autres sources, d'autres voix, et s'attache à saisir la complexité d'un conflit et la manière dont se fait la circulation des informations.

(extraits de l'introduction de Caroline Recher à la partie « regards croisés »)